

En Syrie

IV.—Damas-Beyrouth.



Le voyageur, qui a débarqué à Beyrouth, peut, depuis quelques années, se rendre à Damas par un chemin de fer, propriété d'une compagnie française. La voie à crémaillère le fait grimper à travers de multiples sinuosités jusqu'à une hauteur de 1,100 mètres et lui donne tout le loisir d'admirer la mer, les bateaux du port, les maisons blanches de la ville, les môriers et les pins qui l'entourent, dont l'ensemble, noyé dans ce soleil d'orient, forme un très agréable panorama. Après avoir traversé la plaine de la Bekaa, l'ancienne Coëlesyrie, le touriste retrouve la crémaillère sur les pentes de l'Anti-Liban, mais sans aucun des agréments qui l'avaient distrait en escaladant le versant occidental du Liban proprement dit. Il n'a plus sous les yeux qu'une montagne nue et désolée, découpée en formes bizarres et sombres, qui inspirent une espèce de terreur. N'était la fumée de la locomotive, qui lui rappelle les traces de la civilisation, il serait tenté de croire qu'il s'enfonce définitivement dans l'aridité du désert. Mais voici que le train a pénétré dans un vallon profondément encaissé entre deux escarpements de la montagne. Malgré le bruit du convoi, on peut percevoir la voix bruyante d'un torrent, c'est celle du Barada, l'Albana de l'Écriture, sortant des crevasses de l'Anti-Liban, surnommé par